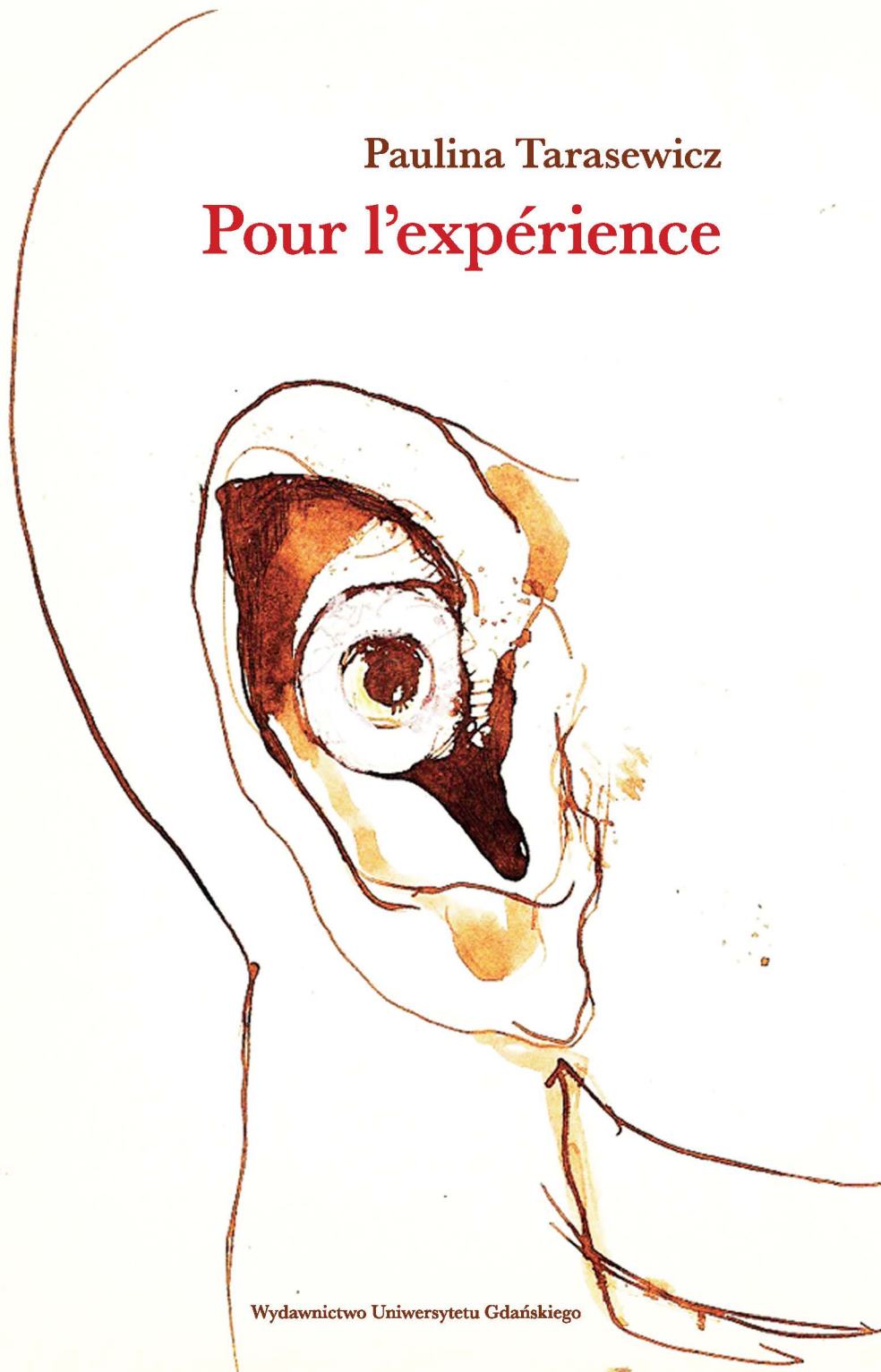


Paulina Tarasewicz

# Pour l'expérience



Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego

Pour l'expérience :

*Madame Edwarda* de Georges Bataille

*Roberte, ce soir* de Pierre Klossowski

*Histoire d'O* de Pauline Réage



Paulina Tarasewicz

Pour l'expérience :

*Madame Edwarda* de Georges Bataille

*Roberte, ce soir* de Pierre Klossowski

*Histoire d'O* de Pauline Réage

Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego

Gdańsk 2022

Rapporteuse  
dr hab. Anna Maziarczyk, prof. UMCS

Révision du texte  
Anne Delsipée

Rédaction  
Ewelina Ewertowska

Couverture et page de titre  
Jessica Preyss

Mise en page  
Maksymilian Biniakiewicz

La première version de cette étude, à présent largement remaniée  
et complétée, fut écrite en tant que mémoire de master 2  
à l'Université de Rouen sous la direction de Serge Linares

Ouvrage publié avec le concours de la Faculté des Lettres  
de l'Université de Gdańsk et de M. le Vice-Doyen à la recherche  
et la coopération internationale de la Faculté des Lettres  
de l'Université de Gdańsk

© Copyright by Uniwersytet Gdański  
Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego

ISBN 978-83-8206-411-7

Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego  
ul. Armii Krajowej 119/121, 81-824 Sopot  
tel. +48 58 523 11 37, tel. kom. +48 725 991 206  
e-mail: [wydawnictwo@ug.edu.pl](mailto:wydawnictwo@ug.edu.pl)  
[wydawnictwo.ug.edu.pl](http://wydawnictwo.ug.edu.pl)

Librairie en ligne : [wydawnictwo.ug.edu.pl/sklep/](http://wydawnictwo.ug.edu.pl/sklep/)

Impression et reliure  
Zakład Poligrafii Uniwersytetu Gdańskiego  
ul. Armii Krajowej 119/121, 81-824 Sopot  
tel. +48 58 523 14 49

# TABLE DES MATIÈRES

I. INTRODUCTION	7
1. Les points de fuite	7
2. Des auteurs expérimentés	13
3. L'expérience à l'œuvre	23
II. PREMIÈRE PARTIE : EN QUÊTE DE SAVOIR	28
1. Ce que l'on sait	28
2. Qui est qui	38
3. Le lever du rideau	45
4. « Regarde de tous tes yeux, regarde ! »	57
III. DEUXIÈME PARTIE : À L'HORIZON FUYANT	66
1. Des sujets excentriques	66
2. La condition extatique	76
3. La vie des saintes	81
4. Un fil coupé	95
IV. TROISIÈME PARTIE :	
L'EXPÉRIENCE – PIERRE DE TOUCHE	106
1. La littérature expérimentale ?	106
2. Les exceptions en commun	114
3. L'expérience – l'absolue souveraine	121
4. Le miroir de l'expérience	134
V. EN GUISE DE CONCLUSION	140
BIBLIOGRAPHIE	142



# I. INTRODUCTION

## 1. Les points de fuite

En 1941 paraît *Madame Edwarda*, « le plus “beau” récit contemporain »<sup>1</sup>, d’après l’expression de Maurice Blanchot ; en 1953, Les Éditions de Minuit publient *Roberte, ce soir*, texte qui deviendra ensuite un des volets de l’insolite triptyque *Les Lois de l’hospitalité* ; en 1954, Jean-Jacques Pauvert édite un futur best-seller, *Histoire d’O*. Ces trois œuvres, dont à peine treize ans d’intervalle séparent la première de la dernière, occupent une place importante et singulière non seulement parmi les écrits de leurs auteurs – Georges Bataille, Pierre Klossowski, Pauline Réage – mais aussi dans l’histoire littéraire tout court (bien que ce ne soit pas forcément celle des manuels scolaires). Toutes les trois, chacune à sa manière, marquent un point décisif dans le parcours et dans la création de leurs auteurs. Toutes les trois semblent, de même, témoigner d’un certain penchant pour le mélange transgressif de la spiritualité la plus sophistiquée et d’un érotisme à caractère parfois pornographique, d’élans quasi poétiques et d’une violence ahurissante, de choses communément réputées comme les plus nobles et de celles considérées comme les plus basses. Il serait certainement abusif de réduire *Madame Edwarda*, *Histoire d’O* et *Roberte, ce soir* à la même veine et il faudrait se garder

---

<sup>1</sup> Maurice Blanchot, « Le récit et le scandale », in *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959, p. 280.



de perdre de vue leur originalité respective, la sensibilité propre à chaque auteur, les choix esthétiques ou théoriques qui les distinguent. Néanmoins, les ressemblances entre ces textes scandaleux sont frappantes, à tel point qu'il est justifié de se demander si elles ne relèvent pas non seulement d'une sorte d'affinité littéraire, voire existentielle, mais peut-être aussi d'un certain esprit du temps.

Le premier mot qui apparaît quand on pense à ces livres est sans aucun doute l'érotisme<sup>2</sup>. D'ailleurs, c'est probablement aussi leur trait le plus marquant au niveau de l'influence qu'ils ont exercée sur leurs éphèbes (pour reprendre le terme de Harold Bloom)<sup>3</sup>, que ce soit sur les philosophes ou sur nombre d'écrivains contemporains. Remarquons, en passant, que cette influence a eu des conséquences assez ambiguës : d'une part, elle a largement contribué au développement des études sur l'érotisme, d'autre part, elle s'est vue vulgarisée par des écrivains moins talentueux. À titre d'exemple, on peut mentionner le témoignage de Jean-Jacques Pauvert : « nous [la maison d'édition] recevions des manuscrits, dont le nombre commençait à poser problème, d'ailleurs. Rien d'intéressant. D'innombrables romans érotiques, plus ou moins inspirés

---

<sup>2</sup> Pierre-Marc de Biasi décrit le contexte dans lequel apparaissent les livres dont nous traitons ici en ces termes : « Dans la fumée des cigarettes et les airs de saxo du Tabou, la jeunesse intellectuelle vit à l'heure de l'«amour libre» existentialiste et de l'érotisme déculpabilisé. Sartre et Castor s'essaient à l'échangisme. En 1954, sous le nom de Françoise Sagan, une jeune fille de dix-huit ans scandalise et fait un succès avec *Bonjour tristesse*, qui vante les charmes de la vie oisive et du plaisir sexuel ; la même année, une certaine Pauline Réage crée l'événement avec *Histoire d'O* [...]. L'érotisme devient un thème favori des élites. [...] en 1957, c'est l'idée même d'érotisme, sa théorisation, qui fait de la France le centre nerveux d'un nouveau questionnement philosophique, avec l'essai de Georges Bataille *L'Érotisme*, qui défend une conception douloureuse et sadienne, criminelle et nihiliste [...] » (*Histoire de l'érotisme. De l'Olympe au cybersexe*, Paris, Gallimard, 2007, pp. 127–128). C'est ainsi qu'en 1974, date de la sortie d'*Emmanuelle*, « l'érotisme n'est plus une valeur clandestine : il est devenu d'air du temps » (*ibid.*, p. 131).

<sup>3</sup> Cf. Harold Bloom, *The Anxiety of Influence : A Theory of Poetry*, New York, Oxford University Press, 1997.

d'*Histoire d'O* [...]. L'érotisme était pour moi quelque chose de beaucoup trop essentiel pour être galvaudé »<sup>4</sup>. Pour les trois auteurs, l'érotisme – avec ses côtés ludique, grave et déchirant – loin d'être

---

<sup>4</sup> Jean-Jacques Pauvert, *La Traversée du livre : Mémoires*, Paris, Viviane Hamy, 2004, p. 300. Pour Pierre-Marc de Biasi, cette influence est même responsable d'une entorse faite à l'univers imaginaire de l'érotisme : « Si l'érotisme comme l'art ou l'humour, ne se laisse emprisonner dans aucune définition, c'est que son objet – le plaisir sexuel pour lui-même, hors de toute injonction biologique – est spirituel et non pulsionnel : il relève d'un univers imaginaire où le désir devient créateur de ses propres représentations. Depuis cinquante ans, cet univers a été pris en otage par les adeptes de l'effroi, les sectateurs de Sade et les émules de Bataille. Ce culte de la cruauté et de la mort, hanté par l'idée chrétienne de faute, ne peut faire oublier l'étendue infiniment plus vaste et, somme toute, plus enthousiasmante, d'un érotisme affirmatif et civilisateur » (*op. cit.*, p. 14). C'est aussi le point de vue de Nancy Huston qui, au cours de son *Mosaïque de la pornographie*, accuse à plusieurs reprises les auteurs des œuvres analysées ici d'avoir dévié le sens de l'érotisme en le réduisant aux aspects violents, cruels et en assujettissant la femme et sa sexualité au désir de l'homme. Aussi constate-t-elle au début de son analyse : « Nous seules, sociétés modernes et "avancées", semblons avoir en la matière une prédilection pour l'atroce, le vulgaire, le cruel, le laid, l'avalissant. Pourquoi ? Pourquoi personne ne veut se demander pourquoi ? Tout se passe comme si nous avions chargé la sexualité de dire tout le mal que nous pensons de nous-mêmes, et du monde que nous avons engendré [...] » (*Mosaïque de la pornographie*, Paris, Payot & Rivages, 2007, pp. 14–15). Or, dans les dernières pages de son livre, Huston conclut : « La littérature érotique telle qu'elle existe aujourd'hui, depuis la pornographie jusqu'aux romans à l'eau de rose, répond à un besoin (parmi d'autres) de certains hommes et de certaines femmes ; mais on ne peut pas faire comme si d'autres modes de rapports entre les sexes, moins mortifères, n'existaient pas » (*ibid.*, p. 273). Pour le dire d'emblée, je suis d'accord avec les analyses qui remarquent certains manques, certaines lacunes de l'univers littéraire érotique – comme « la pauvreté du vocabulaire de la jouissance féminine » (*ibid.*, p. 85) ou le fait que l'homosexualité féminine est représentée comme de moindre valeur et « évoquée par rapport à l'homme » (*ibid.*, p. 111) – mais la solution que j'espérerais serait d'élargir le champ du représentable et non pas de censurer des ensembles de phantasmes et leurs représentations. En littérature – et peut-être surtout en littérature érotique, libre et libertine par définition – tout peut coexister.

galvaudé, est l'un des sujets les plus significatifs, il est le vecteur d'une expérience, la voie d'un certain savoir.

Il en est de même pour un autre trait évident : l'importance que les trois textes accordent aux questions « spirituelles ». La fiction y devient un lieu où les enjeux mystiques, théologiques ou athéologiques peuvent être et misés, et mis en scène. Ainsi, *Madame Edwarda* correspond à *L'Expérience intérieure* qui aurait dû faire partie de *La Somme athéologique* et réalise, en quelque sorte, l'idée de l'ensemble. Comme l'écrit Gilles Philippe, « il est difficile d'entrevoir le projet de Bataille lorsqu'il rédige *Madame Edwarda* en 1941 sans prendre en considération le reste de sa production à la même époque. Il est clair que tous les écrits de Bataille au début de la Guerre partagent un même souci "mystique" ; et le récit participe en cela d'une démarche "athéologique" de vaste ampleur »<sup>5</sup>. Le même mot, « mystique », apparaît déjà dans le texte du premier destinataire et lecteur d'*Histoire d'O*, Jean Paulhan : « il n'est pas sans grandeur, il ne va pas non plus sans joie, de s'abandonner à la volonté d'autrui (comme il arrive aux amoureux et aux mystiques) »<sup>6</sup>, écrit-il à propos de la condition d'esclave d'O. Qui plus est, Bataille lui-même la compare à celle de la fameuse mystique d'Avila : « Le paradoxe d'O est celui de la visionnaire qui *mourait de ne pas mourir*, c'est le martyr où le

---

<sup>5</sup> Gilles Philippe, « Notice sur *Madame Edwarda* », in Georges Bataille, *Romans et récits*, préface de Denis Hollier, sous la direction de Jean-François Louette, avec la collaboration de Gilles Ernst, Marina Galletti, Cécile Moscovitz, Gilles Philippe, Emmanuel Tibloux, Paris, Gallimard, 2004, p. 1117. Les auteurs relevant de la tradition spirituelle ou mystique constituent une référence explicite et fréquente dans *L'Expérience intérieure*. À ce titre, Gerhard Poppenberg énumère Denys l'Aréopagite, Angèle de Foligno, Ignace de Loyola, Thérèse d'Avila et surtout Jean de la Croix (Gerhard Poppenberg, « Inner Experience », in *Georges Bataille. Key concepts*, edited by Mark Hewson and Marcus Coelen, New York, Routledge, 2016, p. 115).

<sup>6</sup> Jean Paulhan, « Le bonheur dans l'esclavage », in Pauline Réage, *Histoire d'O*, illustré par Léonor Fini, préface de Jean Paulhan, Paris, J.-J. Pauvert, 1975, p. XII.

bourreau est le complice de la victime »<sup>7</sup>. Quant à *Roberte, ce soir* de Klossowski, la théologie y est présente – et elle ne cessera de l'être – dès la première phrase du roman : « mon oncle Octave, l'éminent professeur de scolastique à la Faculté de..., souffrait de son bonheur conjugal comme d'une maladie, certain qu'il était de s'en guérir dès qu'il l'aurait rendue contagieuse »<sup>8</sup>.

Il y a aussi, chez ces auteurs, une volonté très forte, voire une nécessité, à la base de l'écriture. Ces textes devaient être écrits. Cependant, à l'autre pôle de cet impératif, toute aussi forte reste la part de l'impossible. Et Georges Bataille, et Pierre Klossowski, et Pauline Réage considèrent la littérature comme un espace de communication qui, en fin de compte, touche inévitablement à l'impossible. Le premier, entre autres dans *L'Érotisme*, compare la littérature (en l'occurrence la poésie) aux autres domaines de la vie humaine – tels que la mort, l'extase sexuelle ou mystique – introduisant un sentiment de continuité, de communication entre des êtres qui sont d'habitude séparés<sup>9</sup>. En ce qui concerne l'auteur d'*Histoire d'O*, François Trémolières présente ainsi sa conception de la littérature : « un espace (le seul espace) sans convenance, sans obligation sociale, où il était possible de se rejoindre »<sup>10</sup>. Pierre Klossowski, de son côté, envisage une relation de complicité qui devrait l'unir à ses lecteurs dans le corps même de ses textes<sup>11</sup>. Au-delà des différences de nomenclature, tous les trois soulignent en même temps que le langage – malgré sa fonction d'outil de communication – introduit

---

<sup>7</sup> Georges Bataille, « Le paradoxe de l'érotisme », in *Œuvres complètes*, t. 12, Paris, Gallimard, 1988, p. 325.

<sup>8</sup> Pierre Klossowski, *Les lois de l'hospitalité*, Paris, Gallimard, 2009, p. 107. Ensuite dans le corps du texte comme LH, suivi du numéro de la page.

<sup>9</sup> Cf. Georges Bataille, « Introduction » à *L'Érotisme*, in *Œuvres complètes*, t. 10, Paris, Gallimard, 1987.

<sup>10</sup> François Trémolières, « In memoriam », in *La Nouvelle Revue Française*, n° 550, juin 1999, p. 186.

<sup>11</sup> Cf. Pierre Klossowski, « Protase et Apodose », in *Arc*, n° 43, réimpression : *Pierre Klossowski*, Paris, Inculte, 2006, p. 34.

aussi un danger, celui de passer outre l'expérience dont l'essence est précisément incommunicable, de tomber dans le piège de ce que Klossowski appelle « le code de signes quotidiens » ou de perdre le caractère unique, secret de l'amour<sup>12</sup>.

Cette petite esquisse d'une problématique commune à Réage, Klossowski et Bataille ne saurait, bien évidemment, épuiser l'ensemble des questions que de nombreux critiques soulèvent en analysant ces œuvres – séparément ou comparativement<sup>13</sup>. D'autres points de convergence ne manqueront pas d'apparaître dans la suite de cette étude. Pour l'instant, signalons que les similitudes entre les auteurs de *Madame Edwarda*, *Roberte, ce soir* et *Histoire d'O* ne se situent pas uniquement sur le plan général des idées ou de l'intérêt accordé à tel ou tel aspect de l'activité humaine, artistique, religieuse ou sexuelle. Il est en effet possible de repérer des éléments d'une similitude surprenante aussi dans le contenu le plus manifeste de ces trois textes : l'intrigue, les personnages, les lieux de l'action, les accessoires mis en relief, etc. Ainsi, il y a le même goût pour les descriptions de vêtements, une présence analogue de miroirs, de rituels comparables, de moments voyeuristes, d'apparitions inattendues d'un tiers, etc. Mais surtout, chaque œuvre met en scène un personnage féminin – dans tous les cas éponyme – qui est partagé, donné aux autres (ou qui se donne lui-même). *Edwarda* est une prostituée ; *O*, d'abord offerte aux hommes en quelque sorte rituellement, dans *Le Retour à Roissy*, devient également une prostituée

---

<sup>12</sup> Cf. François Trémolières, *op. cit.*, p. 187.

<sup>13</sup> Ainsi, Anne-Marie Dardigna propose par exemple d'analyser les textes de Bataille, Réage et Klossowski (mais aussi d'André Pieyre de Mandiargues ou de Bernard Noël) sous l'angle de la critique féministe (cf. *Les châteaux d'Eros ou l'infortune du sexe des femmes*, Paris, François Maspero, 1980). Il convient cependant de noter que, comme le dit Klossowski, l'auteure « en est venue à reconsidérer son point de vue initial, en particulier ses analyses des *Lois de l'hospitalité* » (Pierre Klossowski, « La mutation », entretien de Pierre Klossowski avec Judith Miller, in Hervé Castanet, *Pierre Klossowski, la pantomime des esprits*, Nantes, Éditions Cécile Default, 2007, p. 199).

régulière ; Roberte, de son côté, est donnée aux invités par son mari Octave, créateur et dépositaire des « Lois de l'hospitalité ». Et c'est effectivement autour des rencontres – souvent à caractère sexuel – de ces femmes que se tissent les intrigues respectives. La rencontre avec Madame Edwarda est constitutive de l'histoire vécue par le narrateur. Les « actualisations » de Roberte constituent une large partie de *Roberte, ce soir*, en tant qu'actes ou en tant que sujet abordé par les autres personnages. Enfin, les aventures d'O ponctuent cycliquement le roman et apparaissent comme des moments souvent décisifs pour le déroulement de l'action et pour le développement du personnage. Toutes ces rencontres donnent aussi une matière à l'expérience, si elles ne sont l'expérience même.

## 2. Des auteurs expérimentés

Avant de préciser les lignes de force, les types de cette expérience, ajoutons quelques mots sur Pauline Réage, Pierre Klossowski et Georges Bataille eux-mêmes. Lors de l'écriture des textes analysés ici, ils sont déjà des auteurs « expérimentés », des auteurs qui ont vécu, pensé et écrit. Le monde lui-même est « expérimenté », surtout par la terrible et imposante réalité de l'époque – *Madame Edwarda* a été écrit pendant la guerre, les deux autres textes peu de temps après –, mais aussi par des tournants qui ont considérablement marqué la perception de l'existence individuelle ainsi que la sphère littéraire et intellectuelle, tels la psychanalyse ou, d'une manière quelque peu différente, le surréalisme. Et puisqu'il serait impossible de séparer *Madame Edwarda*, *Roberte, ce soir* et *Histoire d'O* de ces expériences – ayant des conséquences personnelles et collectives, littéraires et existentielles – soit parce que les textes, en quelque sorte, y répondent, soit parce que, au contraire, ils s'en distancient, il est nécessaire d'en signaler au moins les quelques aspects les plus pertinents.

Ainsi, bien que *Madame Edwarda* soit un récit suffisamment beau et accompli pour ne pas avoir besoin d'explications, d'une « philosophie » ou de toutes sortes de contextualisation, il semble bien à propos de mentionner quelques événements et activités qui ont précédé ou accompagné dans la vie de Bataille la rédaction de cette œuvre en 1941. Il y a donc la guerre et, comme l'écrit Michel Surya, « la France est en guerre ; Bataille pas. Agité quand le monde s'attardait dans une paix que tout menaçait de rompre, il va inexplicablement s'apaiser comme le monde se jette dans la plus extrême des agitations »<sup>14</sup>. Cet état de choses ne serait peut-être pas surprenant s'il était question de quelqu'un d'autre, mais l'histoire de l'engagement politique de Bataille (même si cet engagement fut plus nuancé, ambigu que celui d'un André Breton) est assez longue et considérable. Rappelons quelques faits : pendant un certain temps, Bataille collabore à *La Critique sociale* de Boris Souvarine et il fréquente son groupe jusqu'à ce que, comme l'écrit Jean-François Louette, « très choqué par l'insurrection du 6 février 1934, Bataille pre[nne] ses distances avec le Cercle communiste démocratique, animé par Boris Souvarine, qu'il juge inefficace, et qui s'effondre »<sup>15</sup>. Ensuite, en 1935, Bataille fonde un mouvement antifasciste, Contre-Attaque, qui le lie passagèrement à Breton et quelques surréalistes, mais auquel adhère aussi, entre autres, Pierre Klossowski. L'année suivante, Contre-Attaque n'ayant pas survécu, Bataille donne jour à *Acéphale*, une revue qui partage partiellement son souci antifasciste en ce qu'elle donne un démenti à l'interprétation nazie de l'œuvre de Nietzsche. En 1941, Bataille est déjà loin d'initiatives pareilles et, comme l'écrit encore Michel Surya, « la guerre survenue, il n'est plus le temps d'en juger en geignant (un geignement de vieille femme qui ne saurait quel dieu accuser du

---

<sup>14</sup> Michel Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, Paris, Gallimard, 1992, p. 346.

<sup>15</sup> Jean-François Louette, « Notice sur *Le Bleu du ciel* », in Georges Bataille, *Romans et récits*, p. 1038.

sort qui lui échoit) : soit on agit, soit on se laisse porter par une fascination horrifiée et silencieuse »<sup>16</sup>. L'auteur d'*Histoire d'O* choisit la première possibilité, Bataille – la seconde.

Les préoccupations politiques ou idéologiques sont par conséquent significativement absentes des textes écrits à ce moment-là, soit de *L'Expérience intérieure*, du *Coupable* et de *Madame Edwarda*. Et si l'on peut dire, en simplifiant les choses, qu'*Histoire de l'œil* témoigne, en quelque sorte, d'un coup porté aux illusions proposées par le christianisme, *Le Bleu du ciel*, de son côté, aux mirages avancés par le communisme, *Madame Edwarda* peut apparaître comme le pas suivant dans une démarche procédant d'une leçon que Bataille a tirée de la mort de Dieu proclamée par Nietzsche (dans ses aspects religieux, idéologiques ou, plus généralement, téléologiques)<sup>17</sup>. En effet, en 1941, Bataille est non seulement désenchanté quant à l'activité politique, mais aussi, et cela de longue date, quant aux solutions proposées par toutes sortes de religions. Par conséquent, c'est également dans le contexte de ses « batailles » avec Dieu qu'il faudrait situer *Madame Edwarda*.

Rappelons brièvement quelques moments importants de sa quête spirituelle : Bataille, qui n'a reçu aucune éducation religieuse, se convertit, encore adolescent, au catholicisme ; sa vie pieuse dure environ 10 ans, pendant un certain temps il pense même devenir prêtre, voire moine ; puis vient la fin de sa période chrétienne et, comme le décrit encore une fois Michel Surya, « [s]a perte de la foi ne paraît pas seulement définitive, elle est encore violente. Bataille n'a quitté un état que pour adopter son radical contraire. Dévot en 1922, débauché en 1924 »<sup>18</sup>. Étant donné que le choix de la débauche sera une de ses résolutions les plus durables, il n'est

---

<sup>16</sup> Michel Surya, *op. cit.*, p. 350.

<sup>17</sup> J'en traite d'une manière plus élaborée dans mon article. Cf. Paulina Tarasewicz, « Bataille funèbre : Lord Auch versus le cadavre divin », in *Cahiers ERTA*, n° 16, 2018, pp. 75–102.

<sup>18</sup> Michel Surya, *op. cit.*, p. 72.



*Madame Edwarda* (1941) de Georges Bataille, *Roberte, ce soir* (1953) de Pierre Klossowski et *Histoire d'O* (1954) de Pauline Réage occupent une place importante parmi les écrits de leurs auteurs ainsi que dans l'histoire littéraire tout court (bien que ce ne soit pas forcément celle des manuels scolaires). Malgré leur caractère singulier, les ressemblances entre ces textes scandaleux sont frappantes. Tous les trois témoignent d'un penchant pour le mélange transgressif de la spiritualité la plus sophistiquée et d'un érotisme à caractère pornographique, d'élan quasi poétiques et d'une violence ahurissante, de choses réputées comme les plus nobles et de celles considérées comme les plus basses. Ce qu'ils ont aussi en commun, c'est, certainement, l'intérêt accordé à la question de l'expérience. En effet, sous diverses acceptions et incarnations, elle ne cesse de travailler la littérature et la pensée des auteurs. Qu'elle soit un des procédés permettant l'acquisition ou l'enseignement d'un certain savoir, un moyen d'appréhender ce qui excède les mots et avec eux le sujet pensant ou, finalement, qu'elle ressemble à une pierre de touche qui vérifie les capacités de la littérature, l'expérience est au cœur du jeu qu'ils y mettent en scène.



Wydawnictwo  
Uniwersytetu  
Gdańskiego

ISBN 978-83-8206-411-7



9 788382 064117

37,80 zł (w tym 5% VAT)